

HISTOIRE

Le docteur Sureau

En 1832, lorsque le docteur Sureau s'établit à Noisy-le-Grand, la région est vraiment charmante : des maisonnettes blanches sur les coteaux, au milieu des vignes, la Marne brillante sous la chevelure légère des saules, des barques parmi les roseaux. Noisy n'est encore qu'un village qui vit au même rythme paisible que dans les siècles passés, autour de quelques notables respectés et souvent âpres au gain. Les routes sont malaisées. C'est le temps des diligences et des voitures de louage à 30 sous l'heure. Le bol de café au lait coûte 15 sous à l'auberge et un ouvrier agricole gagne en été 2,25F pour une journée de douze heures.

Jean Mathieu Émile Sureau a 37 ans. Il vient de passer 10 années à Haïti où son talent de médecin et son héroïsme lors du tremblement de terre de 1828 l'ont rendu célèbre, mais il a contracté la fièvre endémique dans ces îles et il a dû rentrer en France.

Et dès son arrivée à Noisy, il met toute sa science et toute son expérience au service des Noiséens. Sans relâche, par tous les temps, on le verra apparaître en sauveur au chevet des malades, se souciant peu de savoir s'il sera payé ou non et faisant toujours passer l'appel angoissé du pauvre avant celui du client aisé.

Evidemment, ce n'est pas ainsi qu'on fait fortune et après 50 années d'exercice de cette médecine conçue comme un apostolat, le bon docteur Sureau ne sera pas plus riche qu'à son arrivée.

Aimé des pauvres, il l'est aussi de la bonne société de la région : la châtelaine de Bry, Mademoiselle de Rigny avec qui il converse en latin, Monsieur Daguerre inventeur de la photographie et artiste peintre retiré à Bry, Monsieur Mentienne Maire de Bry. Il est également lié avec le docteur Jobert ancien chirurgien de l'hôpital St-Louis venu habiter Bry vers 1843 et qui, comme lui, soigne de nombreux malades sans réclamer d'honoraires.

Au cours des années, la renommée du docteur Sureau grandit sans cesse et dépasse très largement les limites de Noisy. On vient de loin pour le consulter. En 1869, il est nommé chevalier de la Légion d'Honneur et les communes environnantes saisissent cette occasion pour lui offrir un très beau groupe en bronze en témoignage de reconnaissance.

L'année suivante, on apprend avec retard que la guerre contre la Prusse est déclarée. Après la bataille de Sedan au mois d'août, la route de Paris est ouverte. Le 4 septembre, les Allemands s'emparent de Reims et le même jour à Paris la foule en colère envahit le Palais Bourbon, demande la déchéance de l'Empire et la proclamation de la République. À Noisy l'inquiétude est grande, les populations des régions envahies refluent vers Paris, vers l'Ouest ou le Centre à la recherche d'un refuge. Femmes, enfants, vaches, chevaux, ils se sauvent comme ils peuvent en voiture ou à pied, avec des paquets, des meubles, de la paille. Exode désolant et cela jusqu'au 13 lorsque sont détruits les ponts de Bry et de Joinville.

Cependant le gouvernement avait dès le 5 septembre réuni à l'Hôtel de ville les maires des communes du département pour organiser l'évacuation des populations risquant de se trouver sous le feu des forts ou en Zone de combat. Les Noiséens quittent le village et avec eux le docteur Sureau. Le 17 septembre, les Allemands sont à Villiers. Les derniers habitants de Noisy, une quinzaine, prennent un bateau pour traverser la Marne. Les Wurtembergeois occupent Noisy. Le général Blumental et son état-major s'installent dans la maison Ruffin. Ils établissent des postes le long de la Marne et à la sortie de Noisy du côté de Bry.

A Paris, les Noiséens qui ne pouvaient pas payer le loyer ont été logés dans des maisons indiquées par la préfecture et le docteur Sureau qui a pourtant déjà 75 ans va continuer à s'occuper d'eux, à leur prodiguer ses soins et ses conseils dans les différents quartiers où ils ont trouvé refuge.

Peut-être, au cours de ses pérégrinations dans la ville, songeait-il à ses années de jeunesse estudiantine passées à Paris, à sa brillante thèse sur la physiologie en 1820 ? Peut-être évoquait-il l'étrange destin qui avait fait de la guerre la source de sa vocation de médecin par l'horreur des massacres de l'épopée napoléonienne et l'admiration pour ces hommes qui soignaient les blessés sous des tentes ensanglantées à deux pas des canons ?

Car il avait connu tout cela. À 17 ans, en 1812, il était avec son père dans la neige de la retraite de Russie et l'avait soigné et porté blessé, râlant, entre ses bras sans pouvoir l'empêcher de mourir. Son père, qui était pharmacien en chef de la garde impériale, avait fait presque toutes les campagnes du Premier Empire et lui-même, Émile Sureau, avait combattu glorieusement à Ligny en 1815 pendant les Cent jours. C'était d'ailleurs la dernière victoire de Napoléon I^{er}.

Oui, la guerre avait marqué le début de sa vie et il la retrouvait maintenant sous d'autres aspects aussi détestables ; la vie dans Paris assiégée était très pénible. Un plan de rationnement a été décidé par le gouvernement pour le pain et la viande (de cheval seulement) mais les denrées sont très rares et l'on vend, très cher, du chien, du chat, des corbeaux et même des moineaux. Il y a à Paris une épidémie de petite vérole et le froid est très vif. Toutes les tentatives des troupes Françaises pour briser l'encerclement ont échoué. On s'est battu avec acharnement à Champigny, à Bry mais chaque fois les soldats ont dû repasser la Marne et rentrer à Paris.

Noisy occupé n'a été que peu touché par ces combats. Et pourtant, quelle tristesse lorsque les Noiséens rentrèrent chez-eux après l'armistice de février 1871 et constatèrent toutes les déprédations et tous les pillages commis par les Allemands.

Emile Sureau est lui rentré à Noisy où il mourra le 23 mars 1884. Un monument à sa mémoire fut érigé par souscription publique.

Denise Rousseau
Sté historique de Noisy

(Noisy Magazine trimestriel n° 10 ; 1990 - 2T)